Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittorèsque fait à Bade, Rastadt et Carlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Chansons

urn:nbn:de:bsz:31-301015

Visual Library

Chansons.

Les plaisirs de la guerre.

air: Je loge au 4e. Etage.

1.

Que l'on parle mal de la guerre,
Je dis qu'elle nous rend heureux,
Je vais courant toute la terre,
Sans richesse et sans feu, sans lieux.
Le passé peut je le regrette,
Le présent m'offre tant d'appas,
Et l'avenir toujours apprête
De nouveaux charmes sur mes pas.

2.

Dans les chateaux où je m'arrête,
Chacun s'empresse autour de moi,
Et les laquais et la soubrette
De m'obéir se font la loi.

Toujours une table Servie
De bons vins et de mets exquis,
Et sans que l'on me porte envie
je vis partout comme un marquis.

3.

Si pour moi le sort fut avare
De richesses et de grandeurs,
Avec la guerre je répare
Et me procure les faveurs
Ici je suis Duc, là Marquis,
Je suis prince chez la princesse,
Et sans un titre de noblesse,
Je suis noble dans tous pays.

4.

Pour etre heureux dans cette vie
L'amour doit en filer le cours,
La guerre encor malgré l'envie
Semble appeller tous les amours;
Jamais la constance ne gêne

Et le cœur jamais ne languit,
Une belle aujourd'hui m'enchaine,
Une autre demain me séduit.

5.

Mais bientôt le bruit des trompettes
a Semé l'heure des combats,
adieu plaisirs plus de conquêtes,
L'amour à Mars cède le pas.
Je vais courant à la victoire,
Amant et guerrier tour-à-tour,
Unir les lauriers de la gloire,
Aux myrtes cueillis par l'amour.

964.

Pour la fête de Mr. de ***

Même air.

Vous demandez un compliment,
Répondre à Vos vœux est facile,
Apollon pour moi complaisant,
Autrefois s'en m'en offre Mille;
En poète complimenteur,
Si je m'érige pour Vous plaire,
C'est qu'il suffit d'avoir un cœur
Pour féliciter un bon père.

2e.

De l'art pénible de rimer
Je n'ai jamais fait grand usage,
Pourtant en vers à Vous louer,
Ma muse de bon cœur s'engage,
Il ne faut pas grands talents,
On est toujours certain de plaire,

Lorsqu'au milieu de ses enfants,
L'on fait l'éloge d'un bon père.

3.e

Si nous adressons quelques Vœux,
En ce jours où la gaieté brille,
C'est de Vous voir toujours heureux,
Dans le sein de Votre famille
Puissent les parques dans cent ans,
Filer pour Vous des jours prospères,
Sous le bonheur de vos enfants,
Et pour l'exemple des bons pères.

566.

La marchande de Nèz.

Même air.

1.

Messieurs et Dame v'la la marchande
qu'arrive d'Paris toute expès,
à vos bontés ell' se recommande
Achettez lui chacun un nèz.
C'est sur les nés que je trafique,
Et n'allez pas les mépriser,
car vous n'trouv'rés dans sa boutique
que d'la marchandise à prisez.

2.

Du nés l'influence est comme
Un bon nés nous conduit à tout,
Il n'est pas d'affaire si tortue
Dont un nés fin ne vienne à bout.
Je connois quelques hommes-ames
qui vont partout foirant leurs nés

Enfin c'est par les nés Mes Dames
que Messieurs vos maris sont menés.

3.

Du nés que leur fit la nature
Quiconque ici n'est pas content,
qu'il s'approche et sur la figure
J'y en plante un autre à l'instant.
Daignez essayer mon adresse
Messieurs et Dames approchez vous,
Je tiens des nés de toute espèce
Pour tous les besoins et les goûts.

4e

Des petits nés pour les coquettes,
Nés gros pour l'ingénuité,
aux dévotes nés à lunettes
nés arrondis pour la bonté,
Nés au vents pour les curieuses
aux méchantes des nés pointus,
Nés en l'air aux capricieuses

aux savantes les nés crochus.

5.

Nés oblique à la flatterie,
nés rouge aux amis de Bacchus
nés aquilin pour le génie,
aux bons maris des nés obtus.
Né flaireur pour le parasite,
aux gens de cour né effilé,
Et pour celui qui sollicite
Le plus souvent un pied-de-né.

6.

Allons l'occasion est bonne
De nés approvisionnez-vous,
Autant dire que je le donne,
Je ne les vend que trente-sous.
C'a n'est pas trop payer je pense
Un bon né bien chaud pour l'hiver,
Et je le dis en conscience
Né de trente sous n'es par-char.

7.

Or apprenez tout le mystère,
Ce fonds de nés est destiné
A soulager l'affreuse misère,
De tant de gens qui n'ont pas dîné.
Ils béniront votre largesse,
Et les vœux d'ces infortunés,
Leurs actions d'grac' leur allégresse,
Tout ça, ce s'ra pour Votre Nés.

Le Pape et le Sultan.

1.

Quoiqu'il se dise un Saint, le Pape en Son Vivant,
Mène sur notre terre une joyeuse Vie,
Et l'absolution pourvoit abondamment
aux Vins, aux mets exquis dont il lui prend envie.
Si le bonheur un jour m'attrape,
Que je voudrais être le pape!

2.

Mais non, je ne veux point et de Sa Manne et de Son Vin,
Jamais de ses baisers, une fille jolie,
Dans ses sens ne réveille une délire divin,
Et Solitaire au lit, il dit son homélie.
Non, non, qu'à ce malheur j'échappe,
Je ne veux point être le pape!

5706.

3.

Le grand-Turc vit heureux au sein de son palais,
Musique, encens, parfums, lui font douce existence,
Fillette, chaque jour, lui livre ses attraits,
Et chaque jour nouvelle, il narque la constance;
Vive la loi du Musulman,
Que je voudrais être Sultan!

4.

Mais pour l'homme, ici bas, il n'est parfait destin,
Soumis à Mahomet l'on voit le pauvre Diable,
Ne versez dans son verre une goutte de vin,
D'une loi ennuyeuse esclave misérable,
Fi de ce vilain Alcoran,
Je ne veux pas être Sultan!

5.

Ainsi je ne serai ni Pape ni Sultan,
Aux bonheur de chacun, je porte peu d'envie,
Je laisse à celui-ci son fâcheux Alcoran,
Je laisse à celui-là sa triste Eucharistie.

Mais je veux être en bon vivant,
Tantôt Pape, tantôt Sultan.

C.

Donne-moi, jeune fille, un baiser enivrant,
Et que le fol amour autour de moi badine,
Car dans ce jour heureux je suis le grand-Sultan,
Mais si vous me versez cette liqueur divine,
D'où la gaieté en pétillant s'échappe,
Je suis alors le Saint père le Pape.

Bouts-rimés.

Air des Lettres.

1.er

Sans consulter mon . . . . . Almanach,
L'été, l'hiver j'ai même . . . . . froach,
C'est ce qui me désole. . (Bis.)

Mais pour être complète j'ai bon . . . . . Bec,
Mon hypocrène n'est à . . . . . Sec,
C'est ce qui me console . (Bis.

2.

Slaire à chacun voilà le . . . . . bic,
D'ennuyer combien ont le . . . . . tic,
C'est ce qui me désole . (Bis.)
Mais de Mieux ergoteurs en . . . . . froc
Nous ne supportons plus le . . . . . choc,
C'est ce qui me console . (Bis.)

3.

Dans un temple comme un saint . . . . Luc,
Je ne devais jamais en . . . . . Stuc,
C'est ce qui me désole . (Bis.)
Quoique moins fort qu'un . . . . . Mameluc,
On me préféra à plus d'un . . . . Duc,
C'est ce qui me console . (Bis.)

1840
Ditÿrambe
Sur la quadruple alliance
Contre Méhemet-Ali, vice-roi d'Egypte

Le tribunal secrèt enfin a prononcé,
Et l'oeuvre de ténèbre au jour vient de paraître,
Anathème, ont ils dit, à tout peuple avancé,
Etouffons même aussi le peuple qui veut naître.
D'obéir à sa voix, le moderne Attila,
Et vous presse et vous somme;
Tremblez, peuples, tremblez, et volez au combat,
Il est près des portes de Rome.

Un grand homme apparaît, il règne en Orient,
Et de l'antique Egypte il relève la gloire,
à ses vaillans efforts le monde est souriant,
Et pour les couronnes appelle la victoire.
Mais de lui obéir le moderne Attila,

Et le prêtre et le Sommeil,
Tremblez, peuples, tremblez, il n'est plus de combat,
Car il est aux portes de Rome.

Un grand homme Napoléon en occident paraît,
Régénérant les mœurs après l'avoir vaincu.
Le tribunal Secret tremblait pour sa puissance,
Tous s'unirent contre un, personne de Vaillance,
La Victoire qui fuit dans un dernier combat,
Une fois à cédé le Sommeil
Le peuple tremble alors, car il voit attila,
qui franchit les portes de Rome.

Aujourd'hui comme alors ils n'aiment que ténèbres,
Le Soleil d'Orient a dû les éblouir,
Ils ont jetté sur lui de leurs voiles funèbres,
Les plis multipliés qui doivent l'obscurcir.
C'est la funeste voix du moderne Attila,
qui le prêtre et le Sommeil,

Peuples civilisés, c'est un lâche attentat,
qui les pousse aux portes de Rome.

Albion se vantait de sa noble influence,
De protéger partout l'élan de liberté;
Mais Albion trahit et le monde et la France,
Ne voit que l'intérêt de sa cupidité,
Seconde les projets du moderne Attila,
Nous Menace et nous semme;
Et prêtant le secours de ses perfides bras,
Elle ouvre les portes de Rome.

Le Germain, par faiblesse, à leur suite se traîne;
Dans sa timidité il craint Londres & Moscou,
Sous lui nul intérêt sur leurs pas ne l'entraîne,
Mais de ses alliés redoute le courroux,
Il sourit aux projets du moderne attila,
Il marche et l'œuvre se consomme;
Il lance ses Vaisseaux que la peur rassemble,

Il ouvre les portes de Rome.

Volontés absolues qui pésez sur le monde,
Vous aussi dépendez de tribunaux secrets;
Les peuples d'aujourd'hui que la lumière inonde,
Vont bientôt contre vous, accomplir leurs décrets.
Tremblez, rois absolus, le ciel vous dévoile,
Son courroux vous prépare et vous sonne,
Et les peuples unis frappant les Attila,
Les chassent des portes de Rome.

Avancez au combat, car Ali vous défie,
Il croit autant que brave, il a foi dans son Dieu;
Des peuples éclairés il a la sympathie, (1)
Et du char de sa gloire ils soutiendront l'essieu.
Pour l'honneur du croissant son bras se signala;
Et sauveur on le nomme,
Car il rompt les projets du moderne Attila,

(1) Paroles prononcées par Méhémet-Ali.

Et l'arrête aux portes de Rome.

La France qui deux fois a chassé les ténèbres,
Ecoute les accens des peuples opprimés;
Son soleil de Juillet vit ses rayons célèbres,
Echauffer tous les cœurs de ses traits enflammés.
Sur le front des tyrans la couronne trembla,
Tremblez encor qu'elle vous tombe,
Car elle obligerait le moderne Attila
A fuir loin des portes de Rome.

La Jérusalem délivrée.

Poëme

de Torquato Tasso,

traduit de l'Italien en vers français.

Chant 1er.

La Jérusalem délivrée.

Chant 1er.

Argument.

Dieu envoye l'ange Gabriel à Godefroi. — Godefroi y réunit tous les princes chrétiens. — Ces fameux héros le nomment à l'unanimité leur général. — Il passe en revue l'armée et puis la dirige vers les plaines qui conduisent à Sion. — Le Roi des Juifs se trouble à son approche.

Je chante les combats et le héros pieux,
Qui du joug sarasin délivra les saints lieux;
Car de nombreux exploits signala sa vaillance,
Et brilla son génie autant que sa prudence.
En vain de son courroux l'enfer le poursuivit

Et contre lui l'Asie à l'Afrique s'unit,
Le ciel de sa faveur protégeant l'entreprise,
Lui donna la victoire à sa vertu promise,
Et réunit enfin sous ses drapeaux sacrés,
Les drapeaux des chrétiens trop longtems séparés.
Muse! qui dédaignant un laurier trop fragile,
Cueillis sur le sommet de l'Hélicon stérile,
Ce plais dans l'empirée, assise aux pieds des dieux,
Et ceint ton noble front d'un cercle radieux;
Muse! anime mes chants, inspire mon génie,
Répands sur mes écrits et la force et la vie.
Pardonne, cependant, si j'ose quelquefois,
Unir un autre charme au charme de la voix.
L'homme se plaît toujours aux douceurs du Lamette,
A la fable il sourit présentée avec grâce,
Et la vérité même a besoin d'ornemens,
Pour subjuguer un cœur rebelle à ses accens.
C'est ainsi que l'enfant trompé par l'apparence,
Saisit le vase amer, boit avec confiance,

Ses bords en sont enduits d'une douce liqueur,
Il doit sa guérison à son heureuse erreur.
Ô Magnanime Alphonse ! en qui la bienfaisance,
Tient aux vertus du cœur et non à la naissance,
au milieu des dangers abattu par le sort,
Tu fus dans mes malheurs et mon ancre et mon port ;
accueille avec bonté ces vers qu'en mon naufrage,
Je fis vœu, dans mon cœur, de t'offrir en hommage ;
Présageant tes destins peut-être un jour ma voix
Les dira de nouveau pour chanter tes exploits.
Si les chrétiens, Alphonse, abjurant leurs querelles,
Dirigeaient leurs ardeurs contre les infidèles,
Et ranimant leur foi, s'ils s'armaient de nouveau,
Pour délivrer du Christ le vénéré tombeau,
Alphonse, c'est à toi que reviendrait la gloire,
De conduire leur pas, d'enchaîner la victoire.
Rival de Godefroi daigne écouter mes chants,
Ce sont pour les chrétiens des accents triomphants ;
De leurs valeurs guerrières un éclatant hommage,

De leur antique foi l'auguste témoignage.
Six fois l'astre du jour dans son cercle éclatant,
A parcouru le cours de son orbe constant,
Depuis que le Chrétien consacre son courage,
A vaincre l'Orient que le croissant outrage.
Déjà dans un assaut Nicée a succombé,
La puissante Antioche à la ruse a cédé,
Protégé par ses murs son courage indomptable,
A défait des Persans une armée innombrable.
Corloste et sous sa loi. L'hiver par sa rigueur
Arrêtait ses exploits, suspendait sa valeur.
Il attendait, enfin, plein d'une ardeur nouvelle,
Qu'à de nouveaux combats le printems le rappelle.
Mais le Soleil s'élève, il revient sur ses pas,
Il échauffe la terre, il chasse les frimats,
Quand l'éternel du haut de cet auguste trône,
D'où jaillit sur ses saints l'éclat de sa couronne,
Qui s'élève au dessus des globes lumineux,
Autant que les enfers s'abaissent sous les cieux,

Appèle ses regards un moment sur la terre.
Il voit en un instant ce que ce globe enserre;
Réunissant ensemble et les tems et les lieux,
Le passé, l'avenir sont présents à ses yeux.
Mais il fixe surtout les plaines de Syrie,
où des princes chrétiens l'armée est réunie:
De ce regard divin qui lit au fond des coeurs,
Découvre leurs secrets, sonde leurs profondeurs,
Il voit dans Godefroi briller l'ardente envie,
De délivrer Solime au croissant asservie,
Brûlant d'un zèle pur, le héros des chrétiens
Regarde avec mépris les trônes et les biens.
L'orgueil dans Baudouin efface le courage,
Des grandeurs il est fier, et son regard outrage.
Tancrède gémissant se livre à la douleur
Qu'un amour malheureux entretient dans son coeur.
Le sage Boëmond élève un nouveau trône,
Les vertus et les arts entourent sa couronne,
Il établit des lois; chassant l'impiété,

Il offrait un pur hommage à la divinité,
Médite ses projets, dédaigne la victoire;
A rendre heureux son peuple il met toute sa gloire.
Renaud, qui dans son cœur sent le feu des combats,
S'indigne impatient du repos de son bras.
Il méprise les biens, il méprise un empire,
Et c'est à l'honneur seul que son grand cœur aspire.
Godefroi de ses yeux lui montre la grandeur,
Ces récits glorieux enflamment son ardeur.
Ayant sondé le cœur des princes de l'armée,
Ici pesé l'orgueil et là la renommée,
Le souverain du monde appelle Gabriel.
Brillant au premier rang des ministres du ciel,
Il est le messager de ses décrets augustes.
Interprète fidèle et du ciel et des justes,
Il apporte aux humains les volontés des cieux,
Reporte des mortels la prière et les vœux.
Va trouver Godefroi, lui dit l'être suprême,
Dis-lui que son repos indigne le ciel même.

Pourquoi ne pas encor, levant les étendards,
De Solyme opprimé attaquer les remparts?
Qu'il assemble les chefs, qu'il vole à sa conquête,
Qu'il doit leur général et qu'il marche à leur tête;
Je le donne pour guide à leurs guerrières ardeurs,
Jusqu'ici leurs égals, qu'il doit leur supérieurs.
Dieu Dit, et Gabriel plus prompt que la lumière,
Qui s'échappant des cieux s'élance vers la terre,
Entouré d'un air pur son invisible corps,
Et d'une forme humaine il prend tous les dehors.
Revêtant d'un mortel l'extérieur modeste,
Son aspect garde encor la majesté céleste.
Des rayons éclatants ornent ses blonds cheveux.
Il s'embellit aussi de ces charmes heureux,
Qui brillent sur le front dans le tems du bel âge,
Qui de l'enfant à l'homme indiquent les passages;
Il se revêt, enfin, d'ailes dont la couleur,
De la neige éclatante efface la blancheur.
Le vole en est rapide, et leur marche légère

Mollement le conduit, le guide vers la terre.
Dans l'espace infini prenant un libre essor,
Il parcourt l'univers de l'un à l'autre bord;
Et franchissant du ciel la brillante barrière,
Il pénètre bientôt aux cieux de la terre.
Ses ailes balancées, arrêtes un court instant,
Son vol infatigable au sommet du Liban.
Mais bientôt il s'élance aux plaines de Cortone.
L'aurore s'avançait et de ses doigts de rose,
Au Soleil radieux entrouvrait l'orient.

A peine à l'horizon son disque est apparent,
Godefroi prosterné par un pieux usage
Au Souverain du monde adressait son hommage,
Quand l'ange messager paraît vers l'orient,
Effaçant du Soleil l'éclat éblouissant.
Vers Bouillon il s'avance et devant lui s'incline,
Avec grâce et douceur et de sa voix divine,
Il lui transmet du ciel les ordres souverains.
O toi! qui des chrétiens a le sort en tes mains,

Ne vois-tu pas, enfin, la saison terminée,
Qui tenait des Soldats la Valeur enchaînée,
Pourquoi attendre ceux dans un repos honteux,
Pour demeurer Solyme à leurs bras généreux,
Rassemble en un conseil les princes de l'armée,
Dis leur qu'un vain repos ternit leur renommée.
Dieu t'a nommé leur chef, aux accens de ta Voix,
Ils viendront à l'envi se ranger sous tes lois.
Tel est l'arrêt du ciel que ma Voix te révèle,
Il doit remplir leur cœur d'une flamme nouvelle,
Du Zèle des chrétiens accroître la ferveur
Et de toutes l'armée exciter la Valeur.
Il dit et disparaît, ses ailes éthérées
Touchent déjà du ciel les Voutes azurées.
Les yeux de Godefroid en restent ébloui,
Sous un effroi soudain ses membres ont fléchi.
Mais bientôt revenu de ce moment de trouble,
Son Zèle se ranime et son ardeur redouble.
Réfléchissant, alors, à cet ordre secret,

à qui le Ciel envoye et qui le Ciel transmet,
Ce n'est plus de désirs dont son grand cœur s'enflamme;
Mais un feu dévorant fait bouillonner son âme.
A la Voix de son Dieu qui l'appelle aux Combats,
Une Sublime ardeur vient animer son bras.
Il brûle d'achever cette grande entreprise,
Que le ciel a par choix à sa Valeur commise.
Ce n'est pas que ce choix réveille en lui l'orgueil
De porter un vain titre, d'en affronter l'écueil,
Mais dans les Vœux du ciel sa Volonté s'enflamme,
Ainsi que l'étincelle au milieu de la flamme.
Il prête les héros aux loins de lui épars,
De joindre leurs Drapeaux à ses Saintes étendards.
Des ordres à chacun volé la messagère,
Mais à l'ordre toujours il unit la prière.
Tout ce qui peut flatter un magnanime cœur,
Et qui peut exciter une guerrière ardeur,
Il trouve tout en lui. D'une Voix tutélaire,
Il impose le joug, il commande et sait plaire.

Bientôt l'on voit les chefs venir de toutes part
Et le seul Boëmond retient son étendard.
Tortose dans ses murs en loge une partie,
Une autre aux environs se trouve répartie;
Et pour se conformer aux vœux de l'éternel,
Ils s'assemblent un jour en congrès solemnel.
Bouillon, (au milieu) d'eux et d'une voix sonore,
Leur adresse ces mots dont la pensée l'honore:
Vous guerriers de la croix que le Christ a choisi,
Vous relevez son temple et son culte avilis,
Que protégeant son bras et sur mer et sur terre,
Rendit pour vous heureux les hasards de la guerre,
Vous, par qui l'on vit tant de peuples vaincus,
De royaumes soumis et d'états abattus,
Qui proclamant son nom d'une voix glorieuse
Y fîtes resplendir la croix victorieuse,
Avez vous donc quitté vos femmes, vos enfants
Votre belle patrie et de si doux instants,
Et de lointains pays exposé votre vie,

590.

Après l'avoir livrée à la mer en furie,
Pour briller dans l'histoire et pour le vain honneur
Du barbare Egyptien vous proclamer Vainqueur.
Une plus noble gloire à nos bras fut jurée,
Déjà par notre sang nous l'avons assurée.
Sur les murs de Solyme arbore nos drapeaux
Arracher les chrétiens aux mains de leurs bourreaux,
Fonder en Palestine et sous des lois nouvelles,
Un royaume chrétien peuplé d'âmes fidèles,
Où sans danger pour lui le dévot pèlerin
Trouve pour la prière un asyle certain,
Au pied du St Sépulchre et d'une voix fervente,
Exhale de son cœur la piété ardente.
Voilà quel noble but vous fut toujours offert,
Et nous tient réunis dans un heureux concert.
De grands périls courus et des travaux plus grands,
De votre ardeur, chrétiens, nous sont de sûrs garants.
Mais si de la Valeur l'effort ici s'arrête,
Si vous portez ailleurs l'ardeur de la conquête,

Vous aurez fait, alors, dans des dangers certains,
Bien peu pour votre gloire et rien pour vos Destins.
Que devrait d'amener d'Europe tant d'armées,
Et de l'Asie entière incendier les contrées,
Si d'un tel enthousiasme il ne doit résulter,
Que royaumes détruits, qu'ardeur à dévaster.
Mais celui qui voudrait avec des Vues mondaines,
Bâtir sur les Débris de couronnes payennes (1)
Un empire nouveau, d'ennemis entouré,
Et loin de l'occident, de secours assuré,
Ne pourrait espérer que dans les Grecs perfides
Jaloux de nos Succès, de nos trésors avides,
Il les verrait périr à peine, à son berceau,
Et de leurs propres mains creuser son tombeau.
Les Turcs et les Persans vaincus dans vingt batailles,

(1) On désignait du nom de païens les Sarasins et les Turcs
soit excès d'ignorance, soit excès de haine.
Voltaire, annales de l'empire, (règne de Frédéric II.)

Antioche qui vit abattre ses murailles,
Grands et illustres noms! tous ces exploits fameux,
Du Dieu qui nous conduit sont les dons généreux.
Mais si contre ses vœux nous nous montrons rebelles,
Qu'à nos sermens sacrés nous soyons infidèles,
Je crains que désormais, contre nous indigné,
Il retire son bras par nous trop dédaigné,
Et qu'ainsi délaissée, à sa sagesse profonde,
Ne livre nos exploits aux sarcasmes du monde.
Sur un mépris ingrat des célestes faveurs,
N'attirons pas sur nous de semblables malheurs,
Et qu'une noble fin à Dieu toujours soumise,
Couronne avec éclat notre illustre entreprise.
Aujourd'hui la saison seconde nos efforts,
Les chemins sont ouverts à nos nombreux transports,
Portons nos étendards vers la cité sacrée,
Que du joug qui la souille elle soit délivrée.
Puisse-je vous l'annoncer, un secret sentiment,
De l'avenir me donne un sûr pressentiment.

Oui! j'attens le ciel, j'attends Dieu lui-même,
L'entreprise et venue à son heure suprême,
Et plus nous retardons plus nous rendons douteux,
De nos nobles travaux le succès glorieux.
Je vois déjà l'Egypte, à nos armes contraire,
Porter en Palestine un secours salutaire.
Hâtons, en nous hâtant, prévenons ces malheurs,
Et du ciel satisfait méritons les faveurs.
A ces mots de Bouillon saisit un court murmure
Alors Pierre se lève. Il tient de la nature,
Le don de l'éloquence, et sa puissante voix,
Arma les bras chrétiens au grand nom de la croix.
Interprète du ciel, ce simple solitaire,
Fut admis au conseil comme un chef militaire.
Vous avez, leur dit-il, entendu Godefroid,
Sa voix de vos devoirs vous a tracé la loi.
Ne balancez donc plus, vous devez vous soumettre
aux volontés du ciel qu'il vous a fait connaître.
Et plein de confiance en votre dévouement,

Prince, à ce discours je joindrai seulement,
Ce que m'inspire encore les Volontés célestes.
Quand je rappelle en moi vos discords funestes,
Et les nombreux revers qui leur ont succédé,
Et nos travaux par eux si longtems retardés,
Je vois de ces débats la cause et la durée
Dans une autorité rogue et mal assurée,
Divisée entre-tout et d'un poids presqu'égal,
Bornée à vos efforts un sort toujours fatal.
Il faut pour réussir qu'un seul ici commande,
De votre dignité l'intérêt le demande,
Que l'éloge et le blâme avec soins répandus
Vous forçant au devoir attestent vos vertus,
Lorsque sur l'incertain la volonté s'égare
À des revers constants le premier se prépare,
Ah! ne faites qu'un corps de ces membres divers
Qui longtems séparés ont causé nos revers,
Qu'un chef élu par vous tout pouvoir sur vous prenne,
Que sa Volonté guide et que sa main reprenne,

Et portant du pouvoir le sceptre incontesté,
qu'il ait d'un souverain la force et l'équité.
Là le vieillard se tait. Les Dieux sont la puissance
Inspirent la pensée et donne la vaillance,
Se montre dans ces mots de l'ermite divin,
Ils fixèrent bientôt tout esprit incertain,
Etouffèrent l'orgueil qui s'élève et s'irrite,
S'avance par l'intrigue et non par le mérite,
De la liberté seule aspirant à jouir,
Recherche le pouvoir et ne sait obéir.
Guillaume le Breton, des chefs le plus illustre,
Guelf à qui la gloire ajoute un plus grand lustre,
Tous deux à commander auraient un droit égal,
Ils préferent nommer Godefroi général,
à cet illustre choix tous les chefs applaudissent.
Que ses pairs, disent-ils, à ses ordres obéissent;
qu'il forme les projets, qu'il commande à son gré,
qu'il impose aux vaincus, sa loi, sa volonté,
Qu'il accorde la paix ou qu'il porte la guerre,

à quelque Roi ce soit ou peuple de la terre.
Cette grande nouvelle à l'instant se répand,
Volant de bouche en bouche elle parvint au camp.
Aux soldats assemblés Godefroid se présente;
Son air sa dignité ont rempli leur attente.
Pour sonner plus de force à son pouvoir naissant,
Il reçoit de chacun les vœux et le serment;
Et de son couronnement proclamant l'assurance,
Tout le camp se soumet à son obéissance.
Il fixe la revue au jour du lendemain,
De la réunion il choisit le terrain.
Le soleil, ce grand jour, marche dans sa carrière,
Plus brillant et plus pur. L'éclat de sa lumière,
Semble lui révéler que le ciel applaudit,
au choix qui de l'armée a signalé l'esprit.
à peine ses rayons éclairent la nature,
L'on voit chaque guerrier couvert de son armure,
Sous l'étendard flottant accourir de plaçe,
Et tous aux yeux du chef vouloir se surpasser.

Bouillon les fait mouvoir dans la vaste prairie,
Mais il s'arrête enfin et voit l'infanterie;
Dans sa marche soumise à des pas réguliers,
Devant lui défiler après les cavaliers.

Toi qui mets en dépôt les fastes des armées,
qui devoient à l'oubli pour jamais condamnées,
Mémoire! redis-moi les noms des généraux
Et des vaillans soldats rangés sous leurs drapeaux.
Ah! fait revivre encor leur vieille renommée,
Dans la nuit par les ans trop longtems renfermée.
Accours! et que mon chant par toi soit ennobli
Célébrant leurs hauts-faits les sauvent de l'oubli.

L'on voit d'abord marcher les soldats de la France,
Le lis resplendissant à leur tête s'avance.
Quatre fleuves fameux baignent le beau pays,
D'où furent amenés ces soldats aguerris.
Hugues, frère du roi, Marchait leur capitaine;
Sous Clotaire aujourd'hui leur valeur les entraîne.
Ce courageux guerrier porte le nom des Rois,

Et mérita ce rang par ses brillants exploits.
Ils sont mille portant une armure pésante,
Mille autres ont formés la phalange suivante.
La même discipline a dejà plié leurs pas,
Et le même armement repose sur leurs bras.
Egaux de caractères, égaux par la figure,
Ils paraissent le fruit d'une même nature;
aux champs de Normandie ils ont reçu le jour,
Robert est à leur tête, il a tout leur amour.
Guillaume et Rhémar ont conduit à l'armée,
Des Soldats peu nombreux, riches de renommée.
Autrefois consacrés au culte des autels,
Ils guidoient vers le ciel les âmes des mortels;
Aujourd'hui sous le casque et l'armure éclatante,
Leur courage et leurs bras manient l'arme tranchante.
Guillaume a sous ses lois et guide aux ennemis,
Ses quatre cent guerriers dans Orange choisis.
D'un égal nombre aussi l'Aube conduit la marche,
On reconnait leur sang à leur noble démarche.

De la Ville du Puy tous ont été loués,
avec eux le Succès sont toujours assurés.
Baudouin vient après; sa troupe est composée
De quatre cent guerriers dont Boulogne disposa.
Sa Valeur et son rang qui le font estimer,
L'ont du nom de héros fait souvent proclamer.
Il joint à ses soldats la troupe renommée,
Que Godefroi naguère au combat animée.
A Beaudouin succède un vaillant chevalier,
que sous le nom de Chartres on vit souvent briller.
Prudent dans les conseils, au combat intrépide,
De quatre cent guerriers il se montre le guide.
On voit Guelf après eux déployer son drapeau.
Son mérite et son rang sont au même niveau.
Il doit à l'Italie une naissance illustre,
Mais il tire du Nord encore un plus grand lustre.
Comptant avec honneur une suite d'ayeux,
Le choix l'a décoré d'un nom plus glorieux.
Car le Guelf adopté, doté par l'Allemagne,

Il reçut des états d'un nouveau Charlemagne,
Et de la carinthie il fut le souverain.
Du beau pays qu'enclot le Danube et le Rhin,
Et qu'occupa jadis le Rhétien et le Thère,
Comme un arbre qui croît il a reçu la sève.
À sa voix le soldat répendant la terreur,
Affronte au loin la mort ou bien revient vainqueur.
Il distrait de l'hiver l'ennuyeuse durée,
Par les jeux, les plaisirs il la rend moderée.
Des cinq mille soldats par ce chef amenés,
Les deux tiers par le Perse ont été moissonnés.
Vient ensuite le peuple à blonde chevelure,
Qui par de longs travaux fut vaincre la nature,
Habite entre la mer, le franc et le Germain,
Voit ses champs arrosés par le Rhône et le Rhin.
De l'aride océan il fixa les rivages,
Par des travaux admis le long de ses rivages;
Mais souvent celui-ci de ses flots agités,
Les brise avec courroux, emporte les cités,

Ils sont mille soldats et leur ardeur guerrière,
et d'une autre Robert illustrés la bannière.
Mais plus nombreux encore est l'escadron anglais.
Guillaume le commande ainsi qu'aux Flamands.
Second fils de leur roi sa vaste loyauté
a lancés de longs traits les Anglais sont habiles.
Le Flamand malheureux du pôle plus voisins,
Erraient dans des forêts un sort plus incertains.
Serré contre le pôle aux limites du monde,
La mer de toutes parts et la glace et l'onde.
Tancrède fait leurs pas. Ce héros généreux,
Où le vaillant Renaud ne brillait parmi eux,
De ces nombreux guerriers au cœur de gloire avide,
Serait et le plus beau et le plus intrépide.
Mais une ombre légère a terni tant d'éclat;
C'est un amour puisé au milieu des combats,
Amour trop malheureux, qu'un regard a fait naître,
Qui par de longs tourments partout s'est fait connaître.
Le jour rendus fameux par le Persan vaincu,

Qui vit tout son pouvoir par le fer abattu,
Tancrède fatigué de plus d'une victoire,
D'une vaine poursuite entreprise sans gloire,
Cherchait à reposer ses membres épuisés
Des émotions du jour tous ses sens oppressés.
Un bosquet, par hasard, présente son ombrage,
Un Réphir caressant joue dans le feuillage,
Une eau douce et limpide y serpente à ventour,
Exhale sa fraîcheur, y tempère le jour.
Tout-à-coup se présente une jeune amazone;
Le casque étincelant dont son front se couronne,
repose dans ses mains. Soumise à Mahomet,
Elle venait aussi reposer en secret;
Tancrède que surprend la vûe de l'héroïne,
Se sentit pénétré d'une flamme divine,
Et cet amour funeste à puis même en naissant,
Sur son coeur trop sensible un puissant ascendant.
Aussitôt remettant son casque sur sa tête,
A combattre Tancrède alors elle s'apprête.

Lors qu'un gros de Chrétiens, en ce lieux arrêté,
Force à le retirer cette fière beauté.
Mais Tancrède vainqueur conserve son image,
Plein de son souvenir, l'instant et le boccage,
où son œil ébloui contempla tant d'attraits,
ont laissé dans son cœur ce trop douloureux traits,
aliments éternels d'une secrette flamme,
Qui consume à la fois et son corps et son âme.
Le front baissé, l'œil même, il peint par sa douleur,
ce qu'un cruel amour fait naître dans un cœur.
Dix-huit cent cavaliers liés à l'Etrurie,
ont quittés les coteaux de leur douce patrie,
Pays où la nature étale sa beauté,
Pour combattre sous lui l'Ottoman indompté.
Lon voit suivre leurs pas deux cent fils de la Grèce,
Fameux par leurs ayeux, fameux par leur adresse.
Un large cimeterre apprend à leur côtés,
Leurs mains à lancer les traits avec habileté;
Ils montent des coursiers qui sont infatigables,

Et prompts dans leur retraite, à l'attaque indomptables,
Rompus et dispersés, leur fuite est un combat,
Et leur défaite encor jette un nouvel éclat.
Tatin leur chef fût seul dans la grèce avilie
a suivre des latins l'entreprise ennoblie,
Ô Crime! ô deshonneur! empire dégradé!
à d'antiques vertus la honte a succédé.
Partout autour de toi se livrent des batailles,
Tu veux en voir l'issu, couvert par tes murailles,
Pour porter aux latins, heureux dans les combats,
Sans dangers pour les tiens, le secours de ton bras.
Un jour tu expieras dans un vil esclavage,
Et ta foi dégradée et ton faible courage.
Mais un corps de héros s'avance au dernier rang
Ils portent avec fierté la grandeur de leur sang;
Leur courage est brillant et ces foudres de guerre
ont rempli de leur nom tous les lieux de la terre;
Sous le titre ennoblit de preux avanturiers,
Etonnèrent longtems par leurs exploits guerriers.

Des cheraliers d'Argo l'histoire fabuleuse,
Des cheraliers errans l'histoire plus fameuse,
héros que les romans avoient si haut placés,
Vos haut-faits si vantés par eux sont effacés.
Mais de les commander qui pourrait être digne?
Qui pourra mériter cette faveur insigne?
C'est toi Dudon! des ans évitant la rigueur,
Il a de l'âge mûr encore la vigueur.
Si le titre de chef eût été le partage,
D'une naissance illustre et d'un bouillant courage,
Tous eussent mérités d'en être revêtus.
Il eût été orné de toutes les vertus.
Ils choisirent celui de qui l'expérience
Dans le feu des combats éclaire la vaillance.
La noble cicatrice ornement de son front,
a marqué sa valeur par un sillon profond.
Eustache est parmi eux. Par ses exploits illustre
De son frère Bouillon il tire un nouveau lustre.
Mais l'on y voit aussi le vaniteux Germand,

Fils du roi de Norvège, il vante à tout venant,
Les titres, les états qui ornent la couronne,
Dont il doit hériter en montant sur le trône.
Roger de Bernaville et le brave Anguérand,
Dont la valeur entraine à l'égal d'un torrent.
Raimbault, les deux Girard, sont parmi les plus braves,
Jenson dont la valeur ne connait point d'entraves.
Parmi les plus vantés on y remarque encor,
Ubald et Rosemond, deux guerriers dont le sort,
Et despartager le duché de Lancastre,
S'ils ne succombent pas dans un fatal désastre.
Obison le toscan et vous héros lombards,
Unis par la nature et non par les hasards.
Achille et Salamède et toi généreux Sforce,
De vous mettre en oubli le tems en vain s'efforce.
Enfin illustre Othon dont le bras vigoureux,
Conquit sur les payens ce bouclier fameux,
Où l'on voit un serpent à la dent menaçante,
Vomissant un enfant de sa bouche béante.

Mémoire, que j'invoque et qui me sert d'appui,
Dis le nom de Rodolphe et ceux des deux Guy,
Fameux par leur valeur, fameux par leur prudence.
Je me plongerai pas dans un honteux silence,
Ni Garnier, ni Girard. Et quoique déjà las
De tant énumérer, je veux suivre vos pas
Gellype et Edoard! amans, époux fidèles,
Unis dans les combats, les ombres éternelles,
Vous trouveront encor réunis tous les deux.
L'amour ne connaît pas d'obstacles à ses vœux;
Pour suivre son époux une femme timide,
Devient une héroïne, une femme intrépide;
S'élance sur ses pas, combat à ses côtés.
D'un sort toujours égal leurs jours sont affectés;
La blessure de l'un par l'autre est ressentie,
Les douleurs sur tous deux semblent être répartie,
Et l'âme de l'amante échappe à chaque instant,
avec le sang qui sort du flanc de son amant.
Renaud de tous les chefs vient effacer la gloire;

En fant il s'est inscrit au temples de mémoires,
Il règne sur son front une douce fierté,
Et sur lui le regard est sans cesse arrêté.
Mais précoce héros, l'âge de l'espérance,
chez lui donne des fruits ne connaît pas d'enfance;
De l'épée ou du trait s'il s'arme tour à tour,
c'est le Dieu des combats, sans casque que c'est l'amour.
Né du puissant Berthold, de la belle Sophie,
Sur les bords que l'Adige embellit, purifie,
Mathilde à son berceau de ses soins l'entoura,
Sous son œil vigilant longtems il demeura.
Ce qu'on enseigne aux rois lui fut appris par elle,
Elle eut pour l'élever une âme maternelle.
Ainsi vécut Renaud jusqu'à ce grand moment,
Où le bruit des combats partit de l'Orient.
Trois lustres sur son front à peine le couronnent,
Qu'il échappe aux regards qui toujours l'environnent;
Il part seul et parcourt des chemins ignorés,
Il traverse l'Égée et ses bords fortunés.

De la Grèce il s'échappe et d'une âme enflammée
Dans de lointains pays il a rejoint l'armée.
Faits héroïques et saints accordés par le ciel
Qui doit couvrir Renaud d'un laurier immortel.
Trois ans l'ont vu combattre, à peine son visage
A reçu d'un ardent la couleur et l'embrage.

Après le défilé des troupes à cheval,
Viennent les fantassins. Raimond est général
De ceux qu'on voit marcher en tête de colonne.
Du comté de Toulouse il porte la couronne.
Quatre mille guerriers ont suivi ses drapeaux,
Choisis dans ses états et parmi ses vassaux,
Des bords de l'océan au pied de ses montagnes
Sur les rives des fleuves errant dans ses campagnes.
Soldats obéissants, ils sont tous bien armés,
Aux plus rudes travaux ils sont accoutumés.
A plus brave guerrier, à plus ardent courage
On ne pourrait donner chef plus brave et plus sage.

Mais cinq-mille soldats qui tirent dans Blois sont nés,

Par Etienne d'Amboise au combat sont menés.
Leur corps est tout couvert d'une armure éclatante,
Mais ils trouvent la vie au camp trop fatigante;
Nés sous un beau climat, sur de fertiles bords,
La mollesse du sol a passé dans leurs corps.
Impétueux d'abord, leur Valeur ralentie,
Bientôt laisse après elle une lâche apathie.
Alcaste menaçant le troisième parût,
Et Ezl que Capanée à Thèbes accourût.
Six-mille helvétiens fameux par leur courage,
Pour le suivre ont quittés leur sol âpre et sauvage.
Le fer qu'en d'autres mains l'on voit creuser les champs,
Est transformé par eux en des glaives tranchants;
Et de la même main qui porte la houlette,
Des rois les plus altiers ils menacent la tête.
Enfin vient en dernier le sublime étendard,
Dont la Rome du Christ protège son rempart.
Sept-mille fantassins quittent la Sainte Ville,
Pour aller guerroyer sous le frêne Camille.

Fier de les commander il espère avec eux,
Relever plus brillant l'honneur de leurs ayeux.
Rouen à l'unisson qu'à la valeur latine,
Il ne manque au combat que plus de discipline.
Le brillant défilé de chaque bataillon,
à peine terminé sous les yeux de Bouillon,
qu'il rassemble les chefs. D'une voix prononcée
Le plan de ses projets dévoile la pensée.
aussitôt leur dit-il, que le jour paraîtra
Vers la (Sainte) Cité ~~Sainte~~ l'armée ~~emporte~~ avancera.
Que la marche soit prompte et surtout impétueuse,
Que l'armée sous Solyme arrive inaperçue.
Allez, disposez tout pour son prochain départ,
Et que son mouvement n'éprouve aucun retard.
Préparés au combat et fidèle à sa gloire,
Que de nouveaux efforts assurent la victoire.
Chacun pour son départ est prêt au nouveau jour,
De l'aurore avec peine il attend le retour.
Cependant Godefroi n'est pas sans quelque crainte,

Mais son âme intrépide en secret peu s'allarme.
D'un avis certain qui lui est parvenu,
Il sait que l'Egyptien, que rien n'a retenu,
A marché vers Gaza. Son armée aguerrie
De son point écrasant menace la Syrie.
Il connaît de son chef l'audace et la valeur.
Fourri dans les combats, il sait que son ardeur,
Réveillant pour les camps la vive sympathie,
Ne la laissera pas languir dans l'apathie.
Voulant donc conjurer cet ennemi puissant,
Il fait venir Henri, son discret confident.
Qu'on prête, lui dit-il, une barque légère,
Et transporte à l'instant sur la rive étrangère
Cette main qui jamais par un avis trompeur,
Ne fit dans mon esprit pénétrer une erreur,
M'écrit qu'un jeune prince animé d'un saint zèle,
Vient dans ces lieux combattre avec nous l'infidèle.
Du sang royal Danois, il amène avec lui
Des hommes pour lesquels le jour à peine luit.

Mais peut-être que le roi qui règne sur la Grèce,
Perfide, astucieux, pourrait par son adresse,
Les faire retourner promptement sur ses pas,
Ou porter sa valeur en quelqu'autre climats.
Toi, de mes volontés le messager fidèle,
Vole le d'avertir où son honneur l'appelle,
Il y va de sa gloire et la nôtre en dépend,
S'il nous rejoint bientôt le succès nous attend.
Mais le moindre retard, la moindre négligence,
Fait pour des Chrétiens prendre la confiance.
Ne revient pas ici, mais reste auprès du roi,
Pour hâter les secours que nous promit sa foi.
Par des traités secrets une intime alliance,
Nous a depuis longtemps promis son assistance.

Le lendemain, à peine un soleil renaissant,
Se montre à l'orient de feux resplendissant,
Qu'on entend le tambour, l'éclat de la trompette,
Le bruit retentissant du soldat qui s'apprête,
Et les guerriers entre-eux excitant leur valeur,

S'animer à l'envi d'une jalouse ardeur.
Le tonnerre annonçant une pluie abondante,
Au Sol sur qui repose une athmosphère ardente,
Est moins doux aux mortels que ne fut aux Soldats,
Le son des instrumens précurseurs des combats.
Tout aussitôt chacun que le départ appelle,
Revêt l'habit guerrier, prend l'armure fidèle,
Sous son chef immédiat se soudain se place;
L'on voit bientôt l'armée en ordre s'avancer;
De tant de Nations soumises quoique pièces,
Flottes au gré des Vents les nombreuses bannières,
Parmi ces étendards l'enseigne de la Croix,
Resplandit dans les airs plus que celle des rois.
Cependant le Soleil en hâtant sa carrière,
D'un front majestueux s'élève sur la terre,
Ses rayons frappent l'âme, en tirent des éclairs,
Qui vifs et scintillants jaillissent dans les airs.
Une clarté soudaine au loin est répandue,
Et des feux réfléchis éblouissent la Vue.

Les armes se frottent et le cheval hénit,
Partout aux environs le bruit en retentit.
Bouillon, pour assurer la marche de l'armée,
Détourne de ses pas toute embuche semée,
Commande des Soldats pour fouiller le pays.
Et les ordres donnés sont aussitôt remplis.
Godefroi de son but une constante étude,
Il avait envoyé dans sa sollicitude,
Des Soldats travailleurs réparer les chemins.
Ils comblent les fossés, leurs diligentes mains,
Applanissent la route et frayent les passages,
Allettent dans le chef les ordres les plus sages.
Il n'est pas d'ennemis ensemble conjurés,
Il n'est point de remparts de fossés entourés,
Il n'est point de torrents de montagnes arides,
Point de forêts épaisses et de fleuves rapides,
Qui puissent de l'armée arrêter le progrès,
D'obstacles successifs franchissant les degrés.
Tel on a vû souvent le roi de tous les fleuves,

Quand d'un Violent courroux il veut donner des preuves
S'enfler, et de son lit sortant avec fureur,
Se transformer bientôt en fléau destructeur.
Il n'est pour l'arrêter ni puissance, ni digue,
Ni d'entraves, enfin, que le génie prodigue.
Le roi de Nicopolis seul avait des remparts,
Des troupes, des trésors, des lances et des dards;
Il eût pû arrêter la marche de l'armée,
Mais il tient en repos sa troupe désarmée.
Renfermé dans ses murs, il offre des présents,
Demande la paix, prend des airs suppliants.
Bouillon dans ses états devient l'arbitre,
Il commande, il dispose et lui montre à quel titre,
Il lui peut de la paix accorder le bienfait,
Le roi reconnaissant s'en montre satisfait.
Du sommet du Sïon, près de la cité sainte,
Une foule descend, elle accourt sans crainte.
Ce sont tous des chrétiens, hommes, femmes, enfants,
qui portent à Bouillon leurs vœux et leurs présents.

Contemplez le héros, honorez sa vaillance,
Sous leurs coeurs de Chrétiens et douce jouissance.
Les armes des croisés qu'ils ignorent chez eux,
attirent leurs regards et surprennent leurs yeux.
Amis de Godefroi, pour lui remplis de zèle,
Chacun veut pour l'armée être un guide fidèle.

Mais Bouillon de la mer ne quitte pas le bord,
Sa marche avec sa flotte est constament d'accord.
Dans les camps des croisés elle met l'abondance,
Et des maux de la route adoucit la souffrance.
La moisson de la Crète a pour eux seule jauni,
Le raisin de Chio pour eux seule a bruni.
La mer au loin gémit sous la Nef pésante,
Et la rame soulève une onde blanchissante,
La Méditerranée au vaisseau sarrazin,
Ne présente nul part un passage certain.
Les vaisseaux de Venise et ceux de l'Angleterre,
Ceux qu'au nom de la France on voit porter la guerre,
Les vaisseaux de Sicile et ceux des Hollandais,

Ceux de Gênes enfin qu'illustrent leurs succès
Courent au loin la mer, et le nombre des Voiles
Semble le disputer au nombre des étoiles.
Ils y sont rassemblés pour le même intérêt,
Et sont pour l'Ottoman un accablant arrêt.
Ces Vaisseaux vont chercher sur différents rivages,
Les frêles dons de se nourrir l'armée en ses voyages.
Enfin ne trouvant plus d'obstacles à franchir,
Dans l'espoir du succès rien qui pût la trahir,
L'armée atteint bientôt la cité désirée,
Qui par le Sang d'un Dieu jadis fut illustrée.
Bientôt la renommée, ardente aux faits nouveaux,
Messagère du Vrai, Mais plus souvent du faux,
Répand que des croisés la marche triomphante
Sortie aux murs de Sion leur armée menaçante.
Elle compte le nombre, nomme les nations,
Dont les Soldats divers forment les bataillons.
Proclame les guerriers et vante leur courage,
Qui de nouveaux exploits semble être le présage,

Et de sa voix terrible annonce les malheurs,
Qui vont frapper Selyme et ses usurpateurs.
L'attente d'un malheur est un mal souvent pire,
Que le malheur lui même et que la crainte empire.
Les rapports incertains et les frivoles bruits,
Tiennent l'ame attentive et troublent les esprits.
Un murmure confus se répand dans la Ville,
Il court dans la campagne et revient plus terrible.
Du sort de l'ottomane sinistres précurseurs,
Il agite son roi qui prévoit ses malheurs;
Et son esprit troublé que son dépit enflamme,
De barbares projets entretient son âme.
Son nom est Alaïm; sur son trône usurpé,
De soucis renaissans il est enveloppé.
Homme faux et violent son caractère atroce,
Etait avec les ans devenu moins féroce.
Il apprend le projet formé par le Latin,
D'abandonner Selyme au plus cruel destin.
A ce terrible avis s'ajoute une autre crainte,

Qui porte à son repos une plus vive atteinte.
Il redoute les siens autant que l'ennemi,
Et ne peut dans Sion trouver un seul ami.
Là sous le même sceptre habillé deux croyances,
Les uns en Jésus christ ont mis leurs espérances,
C'est leur Dieu, leur Sauveur ils le prient en secret,
Mais un bien plus grand nombre encensent Mahomet.
Quand Mahom se fût de Sion rendu maître,
Son caractère affreux se fit bientôt connaître,
Il adoucit l'impôt qui frappait l'Ottoman,
Mais celui des chrétiens fût rendu plus pesant.
La haine que les uns avait tenue glacée,
Aujourd'hui se réveille ardente et courroucée.
Elle ne fût jamais plus avide de sang.
Ainsi par les frimats un horrible serpent,
Engourdi sur la terre, à la chaleur s'éveille,
La crainte et le danger à le fuir conseille,
Et aussi le lion qui semble apprivoisé,
Redevient furieux lorsqu'il est offensé.

Je vais, dit le tyran, je vois les infidèles,
à l'aspect de nos maux ivres de joies nouvelles;
Toujours avec plaisir ils voyent couler nos pleurs,
Et jouissent entre-eux de nos tristes douleurs.
Peutêtre en ce moment, à sa haîne asservie,
Cette secte en secrêt veut m'arracher la vie;
Ou, mon peuple par elle en ce moment trahi,
Sera livrée au fer de ce chrétien haï.
Je saurai prévenir des projets si funestes,
De leur sang abhorré je verserai les restes.
J'égorgerai l'enfant sur le sein maternel,
Au feu je livrerai leur temple criminel,
Sur ce tombeau maudit pour expier leurs crimes,
Leurs prêtres serviront de premières victimes.
C'est ainsi qu'Aladin se parlait en secrêt;
Il n'ose cependant poursuivre un tel projet.
Mais si ce vieux tyran pardonne à l'innocence,
C'est à sa lacheté que l'on doit sa clémence.
Une première crainte irrita sa fureur,

Une crainte plus forte arrête son ardeur.
Il tremble de fermer à la paix une voie;
que l'issue du vainqueur contre lui se déploye.
Mais si de sa fureur il tempère l'accès,
c'est pour la faire ailleurs agir avec excès.
Il détruit tout au loin, désole la campagne,
Il n'est rien au dehors que sa fureur épargne;
Il ne laisse aux chrétiens ni vivres, ni abri,
Et dans sa proscription il les a tous compris.
Pour achever enfin son œuvre de ravage,
Il emploie un moyen inhumain et sauvage,
Il brûle les moissons, il gâte les ruisseaux;
Et sa rage homicide empoisonne les eaux!
Mais de Jérusalem il fortifie l'enceinte.
Sur trois côtés la Ville est hors de toute atteinte;
Son rempart vers le nord était moins assuré,
Aux premiers pas des francs il a tout réparé.
Il relève ses tours, renforce ses murailles;
Il en remue la terre au fond de ses entrailles,

Enfin y fait entre grand nombre de Soldats,
Levés chez l'étranger ou pris dans les états.

Fin du Chant premier de la
Jérusalem Délivrée.